Comme chaque matin, Clémence versa de l'eau bouillante dans la théière et se rendit sur la terrasse du manoir. Encore en chemise de nuit, les cheveux en bataille, elle s'assit devant la table. Elle aimait prendre son petit-déjeuner en écoutant les oiseaux du grand marronnier et des bosquets. Commencer la journée sans ce concert était un crime.

Elle se réchauffait en serrant le bol plein à ras bord entre ses mains. À sa grande déconvenue, rien ne se passait. Le jardin était silencieux. Elle se leva et retourna dans le manoir. Deux minutes plus tard, elle revint avec, dans les bras, un fusil de chasse. Elle l'arma et tira deux fois en direction d'un nuage dont la forme lui rappelait le visage de quelqu'un qu'elle n'aimait pas. Enfin réveillés, moineaux, mésanges et rouges-gorges s'envolèrent de partout. Les feuillages s'agitèrent. Les oiseaux, sitôt leur calme retrouvé, chantèrent et piaillèrent. Tout était rentré dans l'ordre, Clémence pouvait boire son thé. Ce lundi s'annonçait merveilleux.

– Tu ne devrais pas tirer ainsi.

Vêtu d'une robe de chambre rouge avec un col en laine rose, un jeune homme apparut sur la terrasse. Il avait le teint très pâle, presque translucide ; son ventre était joliment rond.

– Bonjour, Oscar, dit Clémence. Tu as peur de l'intervention de la police ?

– Non, je m'inquiète pour tes oreilles. Tiens.

Oscar lui donna un casque antibruit. Il paraissait épuisé. Il plissa les yeux et mit des lunettes de soleil.

– Tu sais bien que la police n'a pas le droit de pénétrer dans ma propriété, ajouta-t-il. Territoire diplomatique.

Oscar était un fantôme. Il avait souffert de l'inutilité de son existence pendant des siècles, jusqu'au jour où il avait proposé son manoir parisien comme ambassade du Groenland. Pour le remercier, le Premier ministre groenlandais l'avait nommé ambassadeur. Mais, à vrai dire, Oscar n'était pas débordé par le travail : pays paisible, la colonie danoise n'intéressait guère que les ethnologues et les amoureux de la nature.

Le manoir se dressait derrière la butte Montmartre dans une rue ignorée des touristes. Petit et délabré, il avait un seul étage, des ronces recouvraient les murs

et grimpaient jusque sur le toit, une grille en protégeait l'entrée et un jardin l'entourait. Si Oscar et Clémence aimaient semer des graines de fleurs et de légumes, en revanche, arracher les mauvaises herbes et tailler les arbres, les plantes et les rosiers les ennuyait. En certains endroits, le jardin avait tout d'une jungle.

L'intérieur du manoir s'accordait avec l'extérieur : aucun rangement sérieux n'avait eu lieu depuis quatre cent cinquante-huit ans. Des livres anciens étaient empilés dans toutes les pièces, dans les couloirs et sur les marches de l'escalier. Une armure occupait la baignoire ; des habits de différentes époques, des hallebardes, des épées, des objets de toute sorte traînaient un peu partout.

Oscar s'assit, tartina trois tranches de pain avec du beurre salé et les glissa à côté du bol de Clémence. Enfin, il posa les pieds sur la table et alluma un cigare.

Les fantômes, même s'ils sont immatériels, ont la capacité de toucher et de porter des objets. Cela permettait à Oscar de mettre des vêtements extravagants, de soulever des haltères et de fumer. Sa nature extraordinaire le préservait des maladies dont le nom ornait ses boîtes à cigares, mais elle l'empêchait aussi de maigrir. Un fantôme ne peut

changer d'apparence. En dépit de toute logique, Oscar ne désespérait pourtant pas de perdre son petit ventre et consacrait plusieurs heures par jour à la gymnastique.

Quelques années plus tôt, les parents de Clémence avaient rencontré Oscar en cambriolant sa demeure. Ils étaient tombés nez à nez dans le couloir. Le fantôme, après avoir surmonté sa peur, leur avait poliment demandé ce qu'ils faisaient chez lui. Ils avaient avoué le cambriolage et s'étaient excusés de l'avoir réveillé. Sensible à l'élégance de leurs manières et de leurs collants noirs, Oscar avait été séduit par ces amoureux-cambrioleurs. Plutôt que d'appeler la police – le son des gyrophares lui cassait les oreilles –, il leur avait proposé une tisane. Ils avaient discuté devant la cheminée et, à la fin de la nuit, une profonde amitié les unissait.

Les parents de Clémence parcouraient la planète en pillant les collections d'art. Leur activité illégale n'était pas immorale : ils ne s'attaquaient pas aux musées mais aux propriétés des marchands d'art, des riches hommes d'affaires et des héritiers.

Clémence rêvait du jour où elle les accompagnerait dans leurs aventures. Mais elle devait d'abord

passer son bac. On se tromperait en croyant que des parents cambrioleurs sont moins stricts que des parents ayant une profession plus commune. S'ils apprenaient, par Oscar, que Clémence avait une mauvaise note, ils téléphonaient et exigeaient des explications. À chaque fin d'année scolaire, ils s'introduisaient chez le principal pour discuter de l'orientation de leur fille. Le principal détestait cette famille et ne manquait pas une occasion de s'en prendre à Clémence.

Pendant les longues périodes d'absence des parents de Clémence, Oscar assurait le rôle de tuteur et de précepteur. Il essayait de s'appliquer le mieux possible à sa tâche, même si, comme il le disait lui-même, il était irresponsable, incompétent, paresseux et incapable. Ainsi, en réalité, c'était la jeune fille qui prenait soin de lui. Elle le réveillait et l'encourageait à se mettre au travail. Pour être proche d'un de ses principaux centres d'intérêt (le frigo), Oscar avait aménagé son bureau dans la cuisine.

Leur entente était parfaite. Clémence aimait la compagnie d'Oscar. Elle le considérait comme son seul ami.

Un étourneau se posa sur la table et attrapa une miette de pain avec son bec. Clémence finit de boire

son thé. Elle aurait aimé lire sur la terrasse, malheureusement, c'était la rentrée des classes.

– Tu t'occupes de mon éducation, Oscar ?

– Oui, dit-il en soufflant la fumée de son cigare. En quelque sorte. C'est ce que j'ai promis à tes parents.

– J'ai envie d'arrêter l'école. Que vas-tu dire pour m'en dissuader ?

Oscar regarda Clémence d'un air désespéré. Puis ses yeux la quittèrent pour se perdre dans la contemplation du ciel.

– Absolument aucune idée. Je n'ai jamais été à l'école… Mais je crois que c'est un excellent argument pour te convaincre d'y aller.

– Tu es trop sévère avec toi-même, dit Clémence en lui ébouriffant les cheveux.

– Je regrette de ne pas savoir certaines choses.

Une grande sculpture représentant un manchot empereur trônait au milieu du jardin. Elle avait coûté une fortune. Oscar s'était dit qu'elle donnerait un cachet groenlandais à l'ambassade, jusqu'à ce que Clémence lui apprenne qu'il n'y avait pas de manchots au Groenland. Cela l'avait profondément déprimé.